



RÊVE DE FEVRE  
GEORGE R.R.  
MARTIN



Rêve de Fevre

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

**Feu et sang – Parties 1 et 2**

**Le Trône de Fer**

1. Le Trône de Fer
2. Le Donjon rouge
3. La Bataille des rois
4. L'Ombre maléfique
5. L'Invincible Forteresse
6. Les Brigands
7. L'Épée de feu
8. Les Noces pourpres
9. La Loi du régicide
10. Le Chaos
11. Les Sables de Dorne
12. Un festin pour les corbeaux
13. Le Bûcher d'un roi
14. Les Dragons de Meereen
15. Une danse avec les dragons

**90 ans avant le Trône de Fer**

Chroniques du chevalier errant

Dans la Maison du ver (illustrée par John Picacio)

R.R.étrospective (scénarios inédits, nouvelles, biographie)

George R.R. Martin

## Rêve de Fevre

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alain Robert*

*Traduction révisée par Alain Robert*

Pygmalion 

Titre original : FEVRE DREAM

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 1982 by George R.R. Martin  
© 2019, Pygmalion, département de Flammarion  
pour la présente édition  
ISBN : 978-2-7564-2899-4

*Pour Howard Waldrop, un sacré auteur,  
un sacré ami, et un rêveur enfiévré devant l'éternel.*





## SAINT LOUIS

AVRIL 1857

D'un geste vif, Abner Marsh tapota du pommeau de sa canne en hickory le comptoir de l'hôtel, pour attirer l'attention du réceptionniste. « Je cherche un dénommé York, dit-il. Josh York, je crois qu'il s'appelle. Vous avez un homme de ce nom-là ? »

Les coups sur le bois firent sursauter l'employé, un vieil homme avec des binocles. Il se retourna, dévisagea Marsh et sourit. « Ben ça ! Le cap'taine Marsh, répondit-il aimablement. Voilà bien six mois qu'on ne vous avait pas vu, cap'taine. J'ai eu vent de vos déboires, en revanche. Quel malheur, vraiment. Depuis '36 que je suis ici, j'ai jamais vu une purée de glace comme celle-là.

— Là n'est pas la question », rétorqua Abner Marsh, un peu contrarié. Il s'était préparé à ce genre de commentaires. La Maison des Planteurs était une hôtellerie populaire chez les mariniers. Marsh lui-même y prenait régulièrement ses dîners avant cet hiver cruel. Mais depuis la débâcle des glaces, il allait ailleurs, et pas seulement pour une raison de prix. Autant il appréciait la chère de la Maison des Planteurs, autant il renâclait à se confronter à sa clientèle : des pilotes, des capitaines et des seconds, des hommes du fleuve, tous, de vieux amis et de vieux rivaux, tous au courant de

son infortune. Abner Marsh tenait absolument à ne pas inspirer la pitié.

«Contentez-vous de me donner le numéro de chambre de York», dit-il à l'employé sur un ton impérieux.

L'homme hocha la tête nerveusement. «M'sieur York n'est pas dans sa chambre, cap'taine. Vous le trouverez en train de dîner dans la salle à manger.

— Maintenant? À cette heure-ci?» Marsh jeta un œil sur la pendule moulurée de l'hôtel, puis il ouvrit sa vareuse aux boutons de cuivre et sortit sa montre de gousset en or. «Minuit dix, fit-il, incrédule. Vous dites qu'il est en train de dîner?

— Oui m'sieur, c'est bien ça. Monsieur York, c'est lui qui décide de ses horaires, et il n'est pas du genre à qui l'on dit non, cap'taine.»

Abner Marsh se racla bruyamment la gorge, rempocha sa montre et, se détournant sans un mot, s'engagea à grands pas lourds dans le hall richement décoré. C'était un homme imposant, pas des plus patients, qui n'avait guère l'habitude qu'on lui fixe des rendez-vous d'affaires à minuit. Il portait sa canne avec désinvolture, comme si le malheur ne s'était jamais abattu sur lui et qu'il était resté semblable à lui-même.

La salle à manger était aussi vaste et somptueuse que le salon principal d'un grand vapeur, avec des lustres en verre taillé, des cuivres rutilants, des tables aux fines nappes blanches sur lesquelles reposaient la plus belle vaisselle et le meilleur cristal. D'ordinaire, ces tables accueillaien une foule de voyageurs et de mariniens, mais à cette heure, la salle était vide, et la plupart de ses lampes ne brillaient plus. Les rendez-vous à minuit avaient peut-être du bon, après tout, songea Marsh. Au moins, il échapperait à toutes les condoléances. Près de la porte de la cuisine, deux serveurs noirs conversaient à voix basse. Marsh les ignora et se rendit à l'autre bout de la salle, où un étranger curieusement vêtu dînait en solitaire.

L'homme l'entendit sûrement approcher, mais il ne releva pas la tête. Posément, il savourait des cuillerées de consommé à la tête de veau dans un bol en porcelaine. À la coupe de son long manteau noir, on devinait qu'il n'était pas du fleuve ; un type de l'Est, donc, ou peut-être même d'un autre pays. Il était grand, constata Marsh, quoiqu'un peu moins que lui-même. Même assis, on devinait sa haute stature, mais question corpulence, on ne pouvait pas dire qu'il faisait le poids. Au début, Marsh le crut vieux, car il avait les cheveux blancs. Puis, de plus près, il se rendit compte que sa chevelure n'était pas blanche mais d'un blond très pâle, et soudain l'étranger lui parut presque juvénile. York, rasé de près, son visage long et lisse dépourvu de moustache et de favoris, avait le teint aussi clair que ses cheveux. Il avait aussi des mains de femme, se dit Marsh en se campant près de la table.

Il donna plusieurs petits coups sur la table avec sa canne. La nappe assourdit le son et atténua un peu le péremptoire de la sollicitation. « Josh York, c'est vous ? » fit-il.

York releva les yeux et leurs regards se croisèrent. Jusqu'à la fin de ses jours, Abner Marsh devait se rappeler cet instant, ce premier regard droit dans les yeux de Joshua York. Tout ce qu'il pensait, tous les raisonnements qu'il avait échafaudés furent aspirés par le maelström de ces yeux. Juvénile, vieillard, étranger et dandy, toutes ces facettes disparurent sur-le-champ : il n'y avait plus que York, l'homme à nu, la vigueur qui l'habitait, des songes, une acuité.

Il avait les yeux gris, étonnamment sombres dans un visage si pâle. Ses pupilles, aussi petites que des têtes d'épingle, brûlaient, noires, et transperçaient Marsh comme pour sonder son âme. Les prunelles, autour, semblaient douées de vie, mouvantes comme de la brume par une nuit obscure, quand les rives et ses lumières s'estompent et qu'il ne reste plus rien au monde que le bateau, le fleuve et le brouillard. Dans ces brumes, Abner Marsh discerna des ombres, des apparitions fugitives. Une intelligence froide en émanait. Il y avait une

bête, aussi, noire et effrayante, enchaînée, furieuse, qui tempêtait dans les ténèbres. Un rire, de la solitude et une véhémence cruelle : le regard de York contenait tout cela.

Mais par-dessus tout, c'était une force qu'il recelait, une force aussi terrible, inexorable et sans merci que la glace qui avait broyé ses rêves. Quelque part dans cette brume, Marsh sentait cette glace progresser, lentement, très lentement, et il entendait l'épouvantable craquement de ses bateaux qui se brisaient, et avec eux tous ses espoirs.

Abner Marsh en avait toisé plus d'un, au cours de sa vie, et il soutint ce regard aussi longtemps qu'il le put, serrant sa canne si fort qu'il craignit presque de la casser en deux. Mais il finit par détourner les yeux.

L'homme à la table repoussa son bol et, joignant le geste à la parole, l'invita en ces mots : « Capitaine Marsh. Je vous attendais. Prenez place, je vous prie. » Sa voix suave révélait de l'éducation, de l'aisance.

« Oui », répondit Marsh, trop faiblement. Il saisit une chaise, la posa face à York et s'assit. Marsh était un homme massif, qui mesurait ses six pieds et pesait ses trois cents livres. Le visage rougeaud, il se laissait pousser une barbe noire pour cacher un nez camus et une peau verruqueuse, mais cette pilosité ne servait pas à grand-chose. On le disait l'homme le plus laid du fleuve, et il le savait. Dans sa vareuse bleu sombre de capitaine, avec sa double rangée de boutons de cuivre, il ne manquait pourtant pas d'allure, il en imposait. Mais le regard de York lui avait sapé ses moyens. Ce type devait être un exalté, conclut-il. Des regards semblables il en avait déjà croisé, chez des fous, chez des prédicateurs sataniques et une fois dans le visage du dénommé John Brown, pendant la guérilla du Kansas sanglant. Marsh évitait comme la peste les exaltés, les prédicateurs, les abolitionnistes et autres antialcooliques.

Mais quand York parlait, il n'avait pas l'air d'un fou. « Je m'appelle Joshua Anton York, capitaine. J. A. York pour

les affaires, Joshua pour mes amis. J'espère que nous serons à la fois associés et amis, à terme.» Le ton était cordial, fort raisonnable.

« Ça, on verra », rétorqua Marsh, perplexe. Les yeux gris face à lui affichaient une distance vaguement amusée, à présent ; ce qu'il avait décelé en eux avait disparu. Il en éprouva de la confusion.

« Vous avez reçu ma lettre, je présume.

— Je l'ai ici même », dit Marsh en tirant l'enveloppe pliée de la poche de son manteau. Quand il l'avait reçue, l'offre lui était apparue comme un incroyable coup de chance, le moyen de sauver tout ce qu'il estimait perdu. Maintenant, il n'en était plus si sûr. « Vous voulez vous faire une place dans le commerce du fleuve, n'est-ce pas ? » dit-il en se penchant en avant.

Un serveur apparut. « Dînez-vous avec monsieur York, cap'taine ?

— Je vous en prie, dit celui-ci.

— Ma foi, je crois que oui », dit Marsh. York lui en remontrait peut-être question regard, mais pour ce qui était de manger, lui, il était imbattable. « Je vais prendre de cette soupe, une douzaine d'huitres, deux poulets rôtis avec des patates et de la farce. Bien croustillants, s'il vous plaît. Et quelque chose pour faire couler le tout. Qu'est-ce que vous buvez, York ?

— Du bourgogne.

— Parfait, apportez-moi une bouteille de la même chose. »

York parut amusé. « Vous avez un appétit... formidable, capitaine.

— C'est que cette ville est for-mi-dable, avança Marsh avec circonspection. Et le fleuve est for-mi-dable, monsieur York. Il faut avoir des forces en réserve. On n'est pas à New York, ici, ni à Londres.

— J'en suis tout à fait conscient.

— Hé bien, je l'espère, si vous voulez vous lancer dans la navigation. Parce qu'il n'y a rien de plus for-mi-dable.

— Bien, nous parlerons donc affaires sans détour? Vous êtes le propriétaire d'une ligne de paquebots. Je veux en acheter une part de copropriété de cinquante pour cent. Puisque vous êtes ici, je suppose que mon offre vous intéresse.

— Elle m'intéresse grandement, accorda Marsh. Mais elle m'intrigue pas mal aussi. Vous avez l'air d'un homme intelligent. Je suppose que vous vous êtes renseigné sur mon compte avant d'écrire votre lettre. » Il la tapota du bout du doigt. « Vous devez savoir que l'hiver dernier m'a mis quasiment sur la paille. »

York s'abstint de répondre, mais quelque chose dans son expression priaït Marsh de poursuivre. « La Compagnie des Paquebots de la Fevre, c'est moi, continua donc Marsh. Ainsi nommée parce que c'est là que je suis né, en amont sur la Fevre près de Galena, et non parce que je ne bossais que sur cette rivière, vu que ce n'était pas le cas. J'avais six navires, qui sillonnaient surtout le haut cours du Mississippi, de Saint Louis à Saint Paul, mais j'assurais aussi certaines liaisons sur la Fevre, l'Illinois et le Missouri. J'me débrouillais pas mal, j'ajoutais un bateau ou deux à ma flotte presque chaque année et j'envisageais de me lancer dans le commerce sur l'Ohio, ou peut-être même de l'étendre jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Mais en juillet dernier, mon *Mary Clarke* a pris feu après l'explosion d'une chaudière, près de Dubuque, et il a brûlé jusqu'à la ligne de flottaison, avec une centaine de morts. Et puis il y a eu cet hiver – une froidure terrible! J'avais quatre navires amarrés pour l'hiver ici, à Saint Louis. Le *Nicholas Perrot*, le *Dunleith*, le *Sweet Fevre* et mon *Elizabeth A.*, flambant neuf, en service depuis quatre mois seulement, et une sacrée belle bête, trois cents pieds de long, douze grosses chaudières : le vapeur le plus rapide du fleuve. J'en étais fier, de mon *lady Liz*. Deux cent mille dollars, qu'il m'avait coûté, mais il en valait le moindre penny. » Le

bouillon de viande arriva. Marsh en porta une cuillerée à sa bouche et grimaça. « Trop chaud, fit-il. Bah, qu'y faire ? Saint Louis est un bon mouillage pour hiverner. Il n'y gèle pas de trop, ni trop longtemps. Mais cet hiver-là, c'était autre chose. Oui, monsieur. De la purée de glace. Le satané fleuve a gelé, et drôlement. »

Marsh posa sa grosse main rouge au milieu de la table, paume ouverte, et referma lentement le poing.

« Posez un œuf ici, et vous aurez l'idée de ce que c'est, York. La glace vous broie un vapeur plus facilement que moi un œuf. Et quand elle se brise, c'est encore pire : c'est des montagnes qui descendent au fil du courant, qui disloquent les pontons, les quais, les navires, presque tout. À la fin de l'hiver, j'avais perdu mes bateaux, les quatre. La glace me les a pris.

— Pas d'assurance ? » demanda York.

Marsh s'attaqua au bouillon, l'aspirant bruyamment. Entre deux cuillerées, il secoua la tête. « Je ne suis pas un parieur, monsieur York. Je n'ai jamais pris d'assurance. C'est miser, ça, rien d'autre, sauf que c'est miser contre soi-même. L'argent que je gagnais, je l'investissais dans mes bateaux. »

York opina du chef. « Vous êtes encore propriétaire d'un navire, je crois.

— Exact », confirma Marsh. Il finit le consommé et commanda d'un geste le plat suivant. « L'*Eli Reynolds*, un petit cent cinquante tonnes à roue arrière. Je l'utilisais sur l'Illinois parce qu'il n'a pas beaucoup de tirant, et il a passé l'hiver à Peoria, où il a échappé au gros des glaces. C'est mon capital, monsieur, ce qui me reste. L'ennui, monsieur York, c'est que l'*Eli Reynolds* ne vaut pas grand-chose. Il m'a coûté vingt-cinq mille dollars quand je l'ai acheté, neuf, et c'était en cinquante.

— Il y a sept ans, ce n'est pas si vieux. »

Marsh secoua la tête. « Sept ans, c'est long pour un vapeur. La plupart ne vont guère au-delà de quatre ou cinq. Le fleuve les dévore. L'*Eli Reynolds* a été construit plus

soigneusement que beaucoup, mais quand même, il n'en a plus pour si longtemps. »

Marsh attaqua les huîtres. Il commençait par les verser chacune dans une coquille, puis les avalait d'un trait et les noyait d'une bonne rasade de vin.

« Tout ça me pose franchement question, monsieur York, poursuivit-il après avoir englouti une demi-douzaine de mollusques. Vous voulez acheter une part de copropriété de cinquante pour cent de ma compagnie, qui se résume en tout et pour tout à un petit rafiot vieillissant. Votre lettre mentionnait un prix. Trop élevé. Peut-être, quand j'avais six navires, que les Paquebots de la Fevre valaient cette somme. Mais plus maintenant. » Il enfourna une huître de plus. « Vous ne serez pas rentré dans vos frais dans dix ans, pas avec le *Reynolds*. Il ne prend pas assez de fret, ni de passagers. » Marsh s'essuya les lèvres avec sa serviette et fixa l'étranger attablé face à lui. Manger l'avait ragaillardé, et il se sentait à nouveau lui-même, avec la situation en main. York avait un regard ardent, certes, mais il n'y avait rien à craindre.

« Vous avez besoin de mon argent, capitaine. Pourquoi me racontez-vous cela ? Ne craignez-vous pas que j'aille trouver un autre associé ?

— Ce n'est pas dans ma façon de travailler. Voilà trente ans que je roule ma bosse sur le fleuve. Je l'ai descendu en radeau jusqu'à La Nouvelle-Orléans quand j'étais gamin, et j'ai travaillé sur des gabares et des bateaux à quille avant d'être sur les vapeurs. J'ai marné comme pilote, second, chauffeur et même préposé à la vase. Tout ce qu'on peut être dans ce business, je l'ai été, tout, sauf une chose : escroc.

— Un honnête homme, fit York avec une intonation dont Marsh se demanda si elle n'était pas moqueuse. Je suis heureux que vous ayez jugé bon de me mettre au courant de



l'état de votre compagnie, capitaine. Je n'en ignorais rien, naturellement. Mon offre tient toujours.

— Pourquoi ? demanda Marsh avec brusquerie. Seuls les imbéciles gaspillent leur argent. Vous n'avez pas l'air d'en être un. »

La suite du repas arriva avant que York ait répondu. Les poulets de Marsh étaient magnifiquement rôtis, juste à son goût. Il détacha une patte et la découpa avec appétit. York se fit servir une épaisse tranche de rôti de bœuf, bleu, qui baignait dans le jus et le sang. Marsh le regarda attaquer la pièce de viande avec adresse et facilité. Son couteau découpait la viande comme du beurre, sans jamais s'interrompre pour hacher ou taillader comme Marsh le faisait si souvent. York maniait sa fourchette comme un gentleman, soulevant le petit doigt quand il abaissait son couteau. Force et grâce : voilà ce qu'exprimaient ses mains longues et pâles, et Marsh en conçut une certaine admiration. Il se demanda comment elles avaient pu lui évoquer des mains de femme. Elles étaient blanches, soit, mais robustes, dures comme les touches blanches du grand piano, dans le grand salon de l'*Éclipse*.

« Hé bien ? insista Marsh. Vous ne m'avez pas répondu. »

Joshua York s'interrompit un moment. Enfin il déclara : « Vous avez été honnête envers moi, capitaine Marsh. Je ne paierai pas en retour cette franchise de mensonges, comme je l'avais envisagé. Mais je ne vous accablerai pas non plus d'un fardeau de vérité. Il est des choses que je ne peux pas vous dire, des choses dont vous n'auriez cure. Laissez-moi vous proposer mes termes et, dans ces conditions, voyons si nous pouvons nous mettre d'accord. Si non, nous nous séparerons en toute cordialité. »

Marsh détacha le blanc de son deuxième poulet.

« Allez-y, fit-il. Je ne suis pas sur le point de partir. » York posa son couteau sur sa fourchette et fit un toit pointu avec ses doigts.

« Pour des raisons qui me regardent, je veux être le patron d'un vapeur. Je veux parcourir de bout en bout ce long fleuve, en tout confort et intimité, non en tant que passager mais comme capitaine. J'ai un rêve, un but. Je cherche des amis et des alliés, et j'ai des ennemis, beaucoup d'ennemis. Les détails de tout cela ne vous concernent pas. Si vous me questionnez là-dessus, je vous mentirai. Ne me posez donc pas de questions. » Ses yeux se firent durs un moment, puis s'adoucirent comme un sourire lui venait aux lèvres. « Tout votre intérêt, c'est de contenter mon envie de posséder et de commander un vapeur, capitaine. Comme vous le constatez, je ne suis pas un homme du fleuve. Je ne connais rien aux vapeurs, ni au Mississippi, en dehors de ce que j'en ai lu dans quelques livres et appris pendant les semaines que j'ai passées à Saint Louis. C'est clair, j'ai besoin d'un associé : un habitué du fleuve et de ses gens, quelqu'un qui s'occupe du navire au quotidien et me laisse libre de poursuivre mes propres desseins.

« Cet associé devra aussi avoir d'autres qualités. Il sera discret, car je ne souhaite pas que ma conduite – parfois un peu singulière, je l'admets – ne fasse l'objet de rumeurs sur les quais. Il devra être digne de confiance car je lui laisserai carte blanche. Il sera courageux, je ne veux pas d'un couard, ni d'un superstitieux, ou d'un bigot. Êtes-vous croyant, capitaine ?

— Non. Je n'ai jamais fréquenté les culs-bénits, ni réciproquement. »

York eut un sourire. « Pragmatique. Je veux un homme pragmatique. Un homme qui se concentre sur sa part du boulot, et qui ne pose pas trop de questions sur mon compte. J'accorde une grande importance à mon intimité. Si certaines de mes décisions devaient paraître étranges, arbitraires ou capricieuses, il ne saurait être question de les discuter pour autant. Comprenez-vous ces exigences ? »

Marsh lissait sa barbe, l'air songeur. « Et si je disais que oui ? »

— En ce cas, nous devenons associés. Vous abandonnez la compagnie à vos gérants et à vos employés, et vous partez en voyage avec moi sur le fleuve. Je prendrai la casquette de capitaine. Et vous, celle de pilote, de second, de co-capitaine, comme vous voudrez. La conduite du bateau, je vous la laisse entièrement. Je ne donnerai pas souvent d'ordre, mais quand ce sera le cas, vous veillerez à ce qu'on m'obéisse sans poser de question. Des amis à moi voyageront avec nous, en cabine, gratuitement. Je jugerai peut-être opportun de leur attribuer une place sur le bateau, avec le poste de mon choix. Vous ne remettrez pas ces décisions en question. Il se peut que je retrouve d'autres amis le long du fleuve et que je les invite à bord également. Vous les accueillerez. Si vous acceptez ces conditions, capitaine Marsh, nous deviendrons riches ensemble et nous voguerons sur votre fleuve dans l'opulence et le luxe. »

Abner Marsh s'esclaffa. « Eh bien, peut-être. Mais ce n'est pas *mon* fleuve, monsieur York. Et si vous espérez voyager dans le luxe à bord du vieil *Eli Reynolds*, vous allez faire la grimace en montant à bord. C'est une espèce de vieux sabot bruyant, quasi dénué d'équipement, la plupart du temps bondé d'étrangers qui ne se gênent pas pour faire leurs besoins sur le pont. Je ne l'ai pas vu depuis deux ans – c'est le vieux capitaine Yoerger qui le conduit pour moi, maintenant – mais la dernière fois que j'ai mis le pied dessus, il puait méchamment. Si vous voulez du luxe, vous devriez faire une offre pour acheter l'*Éclipse*, ou le *John Simonds*. »

Joshua York avala une gorgée de vin et sourit. « Ce n'est pas l'*Eli Reynolds* que j'avais en tête, capitaine Marsh.

— C'est le seul bateau que j'ai. » York reposa son verre.

« Venez, fit-il. Finissons-en ici. Passons plutôt dans mes appartements, nous y poursuivrons cette discussion. »

Marsh protesta faiblement – la Maison des Planteurs proposait une excellente carte de desserts et il détestait en faire l'impasse. York insista cependant.

En fait d'appartements, York logeait dans une grande suite bien aménagée, la plus belle de l'hôtel, celle que se réservaient en général les riches planteurs quand ils montaient de La Nouvelle-Orléans.

« Asseyez-vous », dit York avec autorité, indiquant à Marsh un confortable fauteuil dans le salon. Marsh s'assit ; son hôte se retira dans un boudoir et revint un moment plus tard avec un coffret à renforts de métal dans les mains. Il le posa sur la table et en actionna la serrure. « Venez », fit-il, mais Marsh s'était déjà levé pour se glisser derrière lui. York souleva le couvercle.

« De l'or », murmura Marsh. Il tendit la main et palpa les pièces, les fit ruisseler entre ses doigts, savourant le contact du doux métal jaune, son éclat et son tintement. Il porta une pièce à sa bouche et la goûta. « C'est bien du vrai », fit-il en crachant. Il remit la pièce dans le coffre.

« Dix mille dollars en pièces de vingt en or, déclara York. J'en ai deux coffres comme celui-ci, et des lettres de crédit de banques de Londres, de Philadelphie, et de Rome pour des sommes encore bien plus importantes encore. Acceptez mon offre, capitaine Marsh, et vous aurez un second navire, bien plus gros que votre *Eli Reynolds*. Ou peut-être devrais-je dire : nous aurons un second navire... » Il se fendit d'un sourire.

Abner Marsh pensait décliner l'offre de York. Il avait salement besoin d'argent, certes, mais, d'un naturel soupçonneux, il ne goûtait guère les mystères. York lui demandait d'accepter trop de choses sur simple parole. Cette offre trop belle recelait à n'en pas douter un risque dissimulé et, tôt ou tard, il se mordrait les doigts de l'avoir acceptée. Mais à présent, devant la couleur de ces richesses, il sentait sa

résolution faiblir. « Un bateau neuf, vous dites ? marmonna-t-il d'une petite voix.

— Oui. Et d'une valeur bien supérieure à ce que je paierais pour cinquante pour cent de votre compagnie de paquebots.

— Combien... » commença Marsh. Ses lèvres étaient sèches. Il les humecta nerveusement. « Combien êtes-vous prêt à mettre pour construire ce nouveau navire, monsieur York ?

— Combien faut-il ? » demanda York tranquillement.

Marsh prit une poignée de pièces d'or, les laissa glisser entre ses doigts et dégringoler en tintant dans le coffret. Quel éclat, songea-t-il, mais il se borna à dire : « Vous ne devriez pas garder des sommes pareilles par-devers vous, York. Il y a des fripouilles qui tueraient pour une seule de ces pièces.

— Je sais me défendre, capitaine », répondit York. Marsh, sous son regard, se sentit glacé. Il eut pitié du voleur qui déciderait de s'en prendre à l'or de Joshua York.

« Accepterez-vous de m'accompagner pour faire un petit tour sur le quai ?

— Vous ne m'avez pas répondu, capitaine.

— Vous aurez votre réponse. Venez d'abord. J'aimerais vous montrer quelque chose.

— Très bien », fit York. Il referma le coffret et la douce lueur jaune s'évanouit de la pièce, qui parut soudain terne et sombre.

L'air nocturne était frais et humide. Leurs pas résonnaient dans les rues noires et désertes, celui de York claquait avec une souplesse pleine de grâce, celui de Marsh avec une autorité pesante. York portait un manteau ample de pilote jeté sur les épaules comme une cape, et un vieux chapeau de castor dont l'ombre longue se découpait à la clarté de la demi-lune. Marsh scrutait les sombres allées entre les entrepôts de briques sinistres, et s'efforçait de paraître solide, suffisamment fort et revêche pour intimider les rufians.

Les vapeurs encombraient les quais. Il y en avait au moins quarante amarrés à des poteaux ou à des pontons. Même à cette heure, ce n'était pas vraiment calme. D'énormes piles de fret découpaient des ombres noires à la clarté de la lune, et ils passèrent devant des débardeurs adossés à des caisses ou à des balles de foin, qui faisaient circuler une bouteille ou fumaient leur pipe de maïs. Des fenêtres de cabine étaient éclairées sur une bonne douzaine de bateaux. À bord du *Wyandotte*, un paquebot du Missouri tout illuminé, on faisait monter la pression de la vapeur. Ils remarquèrent un homme qui les observait d'un drôle d'air, posté sur le pont supérieur d'un des gros paquebots à aubes latérales. Abner Marsh incita York à passer son chemin et ils s'éloignèrent de la procession des vapeurs obscurs et silencieux, avec leurs hautes cheminées dressées sur le fond du ciel étoilé, comme une forêt de troncs noirs décorés d'étranges fleurs en leur sommet.

Enfin, ils s'arrêtèrent devant un grand vapeur à aubes latérales, tout ornementé, avec son pont principal chargé de fret et sa passerelle d'accès relevée contre d'indésirables visiteurs, et qui donnait du nez contre son vieux ponton tout décati. Même dans la faible clarté de la demi-lune, sa splendeur frappait le regard. Aucun vapeur sur les quais ne rivalisait avec lui, ni en taille ni en beauté.

« Oui... » fit Joshua York d'une voix calme, respectueuse. Ce fut peut-être là que tout se décida, songea le capitaine après coup, dans le respect de son ton.

« C'est l'*Éclipse*, annonça Marsh. Voyez, son nom est inscrit sur le coffre de la roue, là. » Il le pointa de sa canne. « Vous lisez ? »

— Très bien. J'ai une excellente vision de nuit. Ce navire est donc singulier ?

— Bon sang, oui, qu'il l'est, singulier. C'est l'*Éclipse*. Tout le monde le connaît sur le fleuve, des gosses aux vieillards. Plus tout jeune, maintenant – il date de cinquante-deux, il a

cinq ans. Mais il n'a rien perdu de sa splendeur. Il a coûté trois cent soixante-quinze mille dollars, à ce qu'il paraît, et il les vaut bien. C'est le navire le plus grand, le plus extravagant, le plus for-mi-dable qui soit. » Marsh le désigna de nouveau. « Trois cent soixante-cinq pieds sur quarante, avec un grand salon de trois cent trente pieds de long, du jamais vu. Il y a une statue dorée d'Henry Clay à un bout et une d'Andy Jackson à l'autre, et les deux se regardent en chiens de faïence sur toute la fichue longueur. Plus de cristal, d'argenterie et de vitres teintées qu'ils peuvent rêver d'en avoir à la Maison des Planteurs, et des peintures à l'huile, et une cuisine comme vous n'en avez jamais goûté. Et des miroirs... et quels miroirs ! Le tout sans nuire à la vitesse.

« Dessous, sur le pont principal : quinze chaudières. Une course de piston de onze pieds, faut voir ça. Il n'y a pas un bateau sur quelque rivière que ce soit pour le prendre de vitesse si c'est le capitaine Sturgeon qui pousse la vapeur. Il peut abattre ses dix-huit miles par heure à contre-courant, à l'aise. En cinquante-trois, ce bateau a établi le record entre La Nouvelle-Orléans et Louisville. Je connais son temps par cœur : quatre jours, neuf heures et trente minutes. Et il a fait la pige de cinquante minutes au satané *A. L. Shotwell*, pour-tant drôlement rapide. »

Marsh se retourna pour faire face à York. « Je rêvais que mon *Lady Liz* batte un jour l'*Éclipse*, soit avec un meilleur temps, soit lors d'une course bord à bord, mais il n'aurait pas réussi, je le sais maintenant. Je me racontais des histoires. Je n'avais pas assez d'argent pour faire construire un navire à la hauteur.

« Si vous me donnez cet argent, m'sieur York, vous avez trouvé votre associé. Votre réponse, la voilà, monsieur. Vous voulez cinquante pour cent de la Compagnie des Paquebots de la Fevre, et un associé à la barre qui ne mette pas le nez dans vos affaires ? Bon. Alors avancez de quoi construire un navire comme celui-là. »

Joshua York contempla le gros vapeur à aubes latérales, serein et silencieux dans l'obscurité, qui attendait, tranquillement à flot, un concurrent assez audacieux pour le défier. Il se tourna vers Abner Marsh, un sourire aux lèvres, ses yeux noirs animés d'un feu pâle. « Conclu », se borna-t-il à dire. Et il tendit la main.

Marsh se fendit d'un sourire en coin qui révéla quelques chicots. De sa grosse pogne charnue, il enveloppa la main blanche et lisse de York et la serra. « Conclu, donc », dit-il d'une voix pleine et, sur ce, il mit en action sa force impressionnante pour serrer plus fort, pour presser, comprimer, comme à chaque fois qu'il traitait une affaire, afin d'éprouver la volonté et le courage de ses partenaires. Il serrait jusqu'à ce que la douleur se lise dans leurs yeux.

Mais le regard de York demeura limpide, et sa main rempoigna celle de Marsh avec une vigueur surprenante. À son tour, il serra et serra encore, et les muscles sous la peau blanche s'enroulèrent et se tendirent comme des filins d'acier. Marsh déglutit et se retint de gémir.

York relâcha son étreinte. « Venez, déclara-t-il en gratifiant Marsh d'une tape sur l'épaule qui le fit chanceler. Nous avons un programme à établir. »



## LA NOUVELLE-ORLÉANS

MAI 1857

Billy Tipton, dit « l'Aigre », arriva au Marché Français juste après dix heures et vit partir à l'encan quatre barriques de vin, plusieurs caisses de marchandises sèches et une cargaison de meubles avant qu'on n'amène les esclaves. Taciturne, les coudes posés sur le grand bar de marbre qui s'incurvait le long d'une moitié de la rotonde, il sirota une absinthe en écoutant les encanteurs détailler leurs lots à pleine gorge et en deux langues. Ténébreux, cadavérique, Billy l'Aigre avait un visage chevalin marqué par une vérole précoce, des cheveux bruns et floconneux. Il souriait rarement et ses yeux avaient une couleur de glace qui faisait peur.

Ces prunelles, froides et inquiétantes, lui assuraient une forme de protection. Le Marché Français était vaste, trop à son goût et, du fait, il n'aimait pas y venir. Il se tenait dans la rotonde de l'hôtel Saint Louis, sous son dôme, lequel inondait de lumière le coin aux enchères et les enchérisseurs. Ce dôme mesurait largement quatre-vingts pieds de diamètre. De hautes colonnes entouraient la salle avec une enceinte de balcons intérieurs sur toute sa circonférence. Le plafond était richement décoré, les murs couverts de peintures fantasmagoriques, le bar de marbre épais, le sol de marbre également, tout comme les pupitres des encanteurs. Les clients ne détonaient pas dans ce décor raffiné : c'étaient de riches planteurs

du haut-fleuve et de jeunes dandys créoles de la vieille ville. Billy l'Aigre détestait les Créoles, avec leurs beaux habits, leurs façons hautaines, leurs regards sombres et dédaigneux. Il n'aimait pas se mêler à eux. Ils avaient le sang chaud, un penchant pour les querelles et le duel, et il arrivait que certains des plus jeunes prennent ombrage de sa façon de baragouiner leur langue, ou de regarder leurs femmes ; ou tout bonnement de sa touche vulgaire, débraillée, de son air arrogant américain. Mais tôt ou tard, leurs yeux croisaient les siens, pâles, fixes et animés d'une lueur mauve, alors en général, ils tournaient les talons.

N'empêche, eût-il pu agir à sa guise, c'est au Marché Américain qu'il serait allé acheter ses Noirs, au Saint Charles, où l'ambiance était moins guindée, où l'on parlait l'anglais plutôt que le français et où il se sentait davantage à sa place. Le faste de la rotonde du Saint Louis ne l'impressionnait pas, si ce n'est pour la qualité des boissons qu'on y servait.

Il y venait une fois par mois, pourtant, il n'avait pas le choix. Le Marché Américain, c'était parfait pour acheter un tâcheron destiné aux champs ou un cuisinier, aussi noir de peau que ça vous chantait, mais pour une esclave de luxe, une de ces jeunes beautés octavonnes au teint doré qu'affectionnait Julian, il fallait venir au Marché Français. Damon Julian voulait des beautés, il insistait là-dessus.

Billy l'Aigre s'en tenait strictement à ses consignes. Vers les onze heures on eut fini de vendre le vin, et les marchands amenèrent leurs esclaves depuis les geôles situées Moreau Street, Esplanade et Common Street. Il y avait là des hommes et des femmes, jeunes et vieux, et des enfants également, dont un grand nombre avait la peau claire. Des esclaves intelligents, Billy l'Aigre le savait, et qui parlaient sans doute le français. Ils étaient alignés dans un coin de la salle pour l'inspection, et plusieurs jeunes Créoles les passaient en revue avec désinvolture, échangeant des

commentaires badins tout en jugeant la sélection. Billy l'Aigre resta au bar et se commanda une autre absinthe. Il était allé voir la plupart des geôles la veille, pour découvrir ce qu'on y proposait. Il savait ce qu'il voulait.

L'un des encanteurs frappa de son maillet son pupitre de marbre et aussitôt les clients se turent et se tournèrent vers lui, attentifs. Répondant à son geste, une jeune femme d'une vingtaine d'années se percha gauchement sur une caisse toute proche. C'était une quarteronne avec de grands yeux, belle dans son genre. Elle portait une robe de calicot et des rubans verts dans les cheveux. L'encanteur se mit à scander les enchères avec feu. Billy l'Aigre regarda sans s'y intéresser deux jeunes Créoles faire monter son prix. Finalement, elle fut vendue 1 400 dollars.

Vint ensuite le tour d'une femme plus vieille, prétendue bonne cuisinière, puis celui d'une jeune mère et de ses deux enfants cédés en lot. Billy l'Aigre patienta le temps de plusieurs autres ventes. Il était midi et quart et le Marché Français regorgeait de clients et de badauds quand l'article qu'il avait choisi fut présenté à l'assistance.

Elle s'appelait Emily, leur annonça l'encanteur.

« Regardez-la, messieurs, gazouilla-t-il en français. Regardez-la. Une merveille ! Voilà des années qu'on n'a pas vendu un lot pareil ici, des années, et il s'en écoulera encore avant qu'on n'en revoie une comme elle. » Billy l'Aigre inclinait à souscrire à ce point de vue. Emily avait seize ou dix-sept ans, estima-t-il, mais déjà tout d'une femme. Elle paraissait un peu effrayée, juchée sur l'estrade, mais sa robe sombre et simple mettait en valeur sa silhouette. Elle avait de surcroît un visage magnifique, de grands yeux doux et une belle peau café-au-lait. Elle serait au goût de Julian.

La vente fut animée. Les planteurs n'avaient que faire d'une pareille fille de luxe, mais six ou sept Créoles la voulaient coûte que coûte. Sans nul doute, ses compagnons d'esclavage avaient exposé à Emily ce qu'elle pouvait espérer

de la suite. Elle était assez jolie pour gagner sa liberté, à terme, et pour qu'un de ces beaux dandys créoles décide de la garder dans une petite maison de Ramparts Street, au moins jusqu'à ce qu'elle se marie. Elle irait aux bals des quarteronnes, dans la salle de bals de La Nouvelle-Orléans, elle porterait des soieries et des rubans, serait la cause de bien des duels. Ses filles auraient la peau plus blanche qu'elle encore, et grandiraient dans le même environnement privilégié. Peut-être, en prenant de l'âge, apprendrait-elle à tenir un salon de coiffure ou un pensionnat. Billy l'Aigre sirota son absinthe, le visage de marbre.

Les enchères grimpaient. À 2 000 dollars, tous les enchérisseurs avaient renoncé, sauf trois. À ce moment-là, l'un d'eux, un homme chauve et basané, exigea qu'elle fût déshabillée. Le commissaire aboya un ordre, Emily fit délicatement tomber sa robe et s'avança d'un pas. Un badaud lança un compliment grivois qui suscita un éclat de rire dans l'assistance. La fille eut un maigre sourire tandis que l'encanteur, souriant pour sa part largement, ajoutait un commentaire de son cru. Puis les enchères reprirent.

À 2 500 dollars, le chauve abandonna, s'étant rincé l'œil. Ne restaient que deux acheteurs potentiels, tous deux créoles. Ils surenchérirent trois fois de suite l'un sur l'autre, hissant l'offre à 3 200 dollars. Puis il y eut un flottement. L'encanteur, à force de patelineries, finit par arracher au plus jeune des deux hommes une offre à 3 300 dollars.

« Trois mille quatre cents », déclara tranquillement son rival. Billy l'Aigre le reconnut. Il s'agissait d'un jeune et mince Créole qui s'appelait Montreuil, un parieur et duelliste notoire.

L'autre secoua la tête, l'affaire était conclue. Montreuil adressa à Emily un petit sourire satisfait, plein d'anticipation. Billy l'Aigre attendit l'espace de trois battements de cœur, le moment où le maillet allait s'abattre. Alors il posa son verre

d'absinthe et déclara, d'une voix forte et claire : « Trois mille sept cents ».

L'encanteur et la fille le dévisagèrent avec surprise. Montreuil et plusieurs de ses amis dardèrent sur lui des regards torves. « Trois mille huit cents, rétorqua Montreuil.

— Quatre mille », contra Billy l'Aigre.

C'était un prix élevé, même pour une pareille beauté. Montreuil chuchota quelques mots aux deux hommes qui l'encadraient. Tous les trois tournèrent brusquement les talons et sortirent de la rotonde sans un mot de plus. Leurs pas lourds de colère résonnèrent sur le marbre.

« Il semble que j'aie remporté la vente, dit Billy l'Aigre. Rhabillez-la, qu'elle soit prête à partir. » Tout le monde le regardait.

« Mais naturellement », fit l'encanteur. Un de ses collègues se posta derrière son pupitre et, attirant l'attention à l'aide de son maillet, soumit une autre fille de luxe aux regards de la foule. Alors le brouhaha se rétablit dans le Marché Français.

Billy l'Aigre Tipton entraîna Emily par le passage couvert qui menait de la rotonde à Saint Louis Street, longeant les échoppes de mode sous le regard curieux des badauds et des riches voyageurs. Alors qu'il venait de déboucher en pleine lumière et clignait des yeux, un peu ébloui, Montreuil vint l'accoster. « *Monsieur*, commença-t-il.

— Si vous voulez me parler, faites-le en anglais, rétorqua Billy l'Aigre sèchement. Ici, je suis *mister* Tipton, Montreuil. » Ses longs doigts se contractèrent et il fixa son vis-à-vis de ses yeux de glace.

« *Mister Tipton* », reprit Montreuil dans un anglais plat et monocorde. Son visage avait légèrement rougi. « Ce n'est pas la première fois qu'on me souffle une fille. Celle-ci est belle, mais la perdre n'est rien. En revanche votre façon de monter aux enchères m'a offensé, *mister Tipton*. Vous vous êtes moqué de moi, là-bas, en m'humiliant de votre victoire et en me prenant pour un imbécile.

— Bon, bon, fit Billy l'Aigre. Bon, bon.

— Vous jouez un jeu dangereux, menaçà Montreuil. Savez-vous qui je suis ? Si vous étiez un gentleman, je vous jetterais le gant.

— Les duels sont interdits, Montreuil, rétorqua Billy l'Aigre. Vous n'étiez pas au courant ? Et puis, je ne suis pas un gentleman. » Il se tourna vers la mulâtresse, près du mur de l'hôtel, qui les observait.

« Viens », fit-il. Il s'éloigna sur le trottoir et elle lui emboîta le pas.

« Je vous revaudrai ça, *monsieur* », lança Montreuil dans son dos.

Billy l'Aigre ne lui accorda aucune attention et tourna à un angle de rue. Il allait d'un pas vif et sa foulée dégageait une assurance dont on avait pu le croire dépourvu au Marché Français. C'est dans la rue que Billy l'Aigre se sentait chez lui, c'était là qu'il avait grandi, là qu'il avait appris à survivre. Emily l'esclave le suivait de son mieux en trotinant, foulant de ses pieds nus le trottoir de briques. Les rues pittoresques du Vieux Carré étaient bordées de façades de briques et de crépis, et les gracieuses ferronneries des balcons surplombaient leurs trottoirs étroits. Mais les chaussées n'étaient pas pavées et les récentes pluies les avaient muées en mer de boue. Le long des trottoirs couraient des caniveaux : ces tranchées profondes étayées de bois de cyprès débordaient d'eau et dégageaient une puanteur d'égout.

Ils longèrent des échoppes coquettes et des geôles à esclaves aux fenêtres lourdement barrées, ils passèrent devant d'élégants hôtels et des tavernes enfumées pleines de Noirs libres maussades, devant des venelles humides et des patios dégagés, chacun avec son puits ou sa fontaine, ils croisèrent de fières demoiselles créoles avec leur cavalier et leur chapeyron, et une bande d'esclaves fugitifs en collier de fer, enchaînés, qui curaient le caniveau sous le regard rogue d'un Blanc armé d'un fouet. Bientôt, ils sortirent complètement

du quartier français et entrèrent dans la partie américaine de La Nouvelle-Orléans, plus récente, moins sophistiquée. Billy l'Aigre avait laissé son cheval attaché devant une taverne. Il l'enfourcha et demanda à la fille de marcher à son côté. Ils mirent cap au sud de la ville et s'éloignèrent bientôt des rues principales. Ils ne s'arrêtèrent qu'une fois, pas longtemps : Billy voulait accorder une pause à sa monture et grignoter du pain dur et du fromage qu'il avait dans la sacoche de sa selle. Il laissa Emily laper un peu d'eau à un ruisseau.

« Vous êtes mon nouveau maître, monsieur ? lui demanda-t-elle alors dans un anglais remarquablement bon.

— Surveillant, dit Billy l'Aigre. Tu verras Julian ce soir, petite. Quand la nuit sera tombée. » Il sourit. « Il t'appréciera. » Puis il lui demanda de garder le silence.

Comme la fille allait à pied, ils avançaient à petite allure, et la nuit était presque tombée quand ils parvinrent à la plantation de Julian. La route longeait le bayou et s'insinua dans un dense massif d'arbres aux branches couvertes de mousse espagnole. Ils contournèrent un gros chêne mort et débouchèrent devant les champs que les dernières lueurs du couchant frangeaient de roux. Près d'un boqueteau, il y avait un vieux ponton pourrissant au bord du bayou pour les vapeurs de passage, et derrière la demeure principale s'étirait une rangée de baraques à esclaves. Mais d'esclaves, nulle trace, et les champs étaient à l'abandon depuis des années. La maison n'était pas grande comme le sont généralement celles des plantations, ni particulièrement ostentatoire ; c'était une simple bâtisse quadrangulaire dont le bois virait au gris et la peinture s'écaillait. Sa seule originalité résidait en une haute tour munie d'un belvédère.

« La maison », annonça Billy l'Aigre.

La fille voulut savoir si la plantation avait un nom.

« Elle en avait un, fit Billy l'Aigre. Il y a des années, quand Garoux en était le propriétaire. Mais il est tombé malade et

il est mort, lui et ses grands fils, et depuis elle n'a plus de nom. Maintenant, ferme-la et dépêche-toi. »

Il lui fit contourner la bâtisse jusqu'à son entrée personnelle, et ouvrit le cadenas avec la clé qu'il portait autour du cou, au bout d'une chaînette. Il disposait de trois pièces pour lui, dans la partie de la maison dévolue aux domestiques. Il traîna Emily dans sa chambre. « Enlève tes nippes ! » aboya-t-il.

La fille commença de s'exécuter maladroitement, en le fixant d'un regard apeuré.

« Ne me reluque pas comme ça, dit-il. T'appartiens à Julian, je ne te toucherai pas. Je vais faire chauffer de l'eau. Il y a une baignoire dans la cuisine. Tu vas te décrasser et t'habiller. » Il ouvrit en grand la porte d'une penderie aux panneaux délicatement sculptés, et en sortit une robe sombre de brocart.

« Tiens, ce sera parfait. »

Elle eut un hoquet de surprise. « Je ne peux pas porter ça ! C'est une robe de dame blanche.

— Tu la fermes et tu fais ce que je te dis. Julian te veut jolie, petite. » Sur ce, il l'abandonna et s'en alla vers le corps principal de la maison.

Il trouva Julian dans la bibliothèque, assis dans le silence et l'obscurité au fond d'un grand fauteuil de cuir, un verre de cognac à la main. Tout autour de lui s'étaient étalés les livres empoussiérés qui avaient appartenu au vieux René Garoux et à ses fils. Nul n'y avait touché depuis des années. Damon Julian ne prisait pas la lecture.

Billy l'Aigre entra et resta à distance respectueuse, silencieux, jusqu'à ce que Julian prenne la parole.

« Hé bien ? s'enquit enfin sa voix dans l'obscurité.

— Quatre mille, annonça Billy l'Aigre. Mais vous l'aimerez. Une jeune, douce et tendre, belle, vraiment belle.

— Les autres ne vont pas tarder. Alain et Jean sont déjà là, ces fous. La soif les tient. Tu l'amèneras à la salle de bal quand elle sera prête.



— Oui, s'empressa de répondre Billy l'Aigre. Il y a eu du grabuge à la vente, monsieur Julian.

— Du grabuge ?

— Un aigrefin créole, du nom de Montreuil. Il la voulait aussi, il n'a pas apprécié de se faire damer le pion. Je pense qu'il pourrait se montrer curieux. C'est un joueur, il fréquente les tripots. Faut que je m'occupe de lui, un de ces soirs ?

— Décris-le moi », commanda Julian. Sa voix était fluide, douce, profonde et sensuelle, riche comme un cognac subtil.

« Jeune, ténébreux. Les yeux et les cheveux noirs. Grand. Un duelliste, il paraît. Un coriace. Fort et maigre, mais bel homme, comme pas mal d'entre eux.

— Je m'occuperai de lui.

— Bien, monsieur », dit l'Aigre Billy Tipton. Il prit congé et retourna à ses appartements.

Emily s'était métamorphosée en enfilant la robe de brocart. L'esclave comme l'enfant avaient disparu.

Lavée et vêtue convenablement, elle était devenue une femme d'une beauté sombre, quasi sublime. Billy l'Aigre la détailla scrupuleusement. « Parfait. Viens, t'es conviée à un bal. »

La salle de bal, la pièce la plus vaste et la plus riche de la demeure, était éclairée par trois grands lustres en verre taillé, où brûlaient une centaine de petites chandelles. Des huiles somptueuses représentant des paysages de bayou ornaient les murs, et le parquet était magnifiquement lustré. À une extrémité de la salle, une double porte s'ouvrait sur une cheminée, à l'autre s'élevait un grand escalier aux rampes luisantes, qui fourchait en deux branches latérales.

Billy l'Aigre fit entrer la fille. On les attendait.

Il y avait là neuf personnes, en comptant Julian lui-même. Six hommes, trois femmes, les hommes en costumes sombres de coupe européenne, les femmes en robes de soie claire. Exception faite de Julian, tous attendaient sur

l'escalier, immobiles et silencieux, pleins de respect. Billy l'Aigre les connaissait tous. Il y avait les femmes pâles : Adrienne, Cynthia et Valérie ; le beau Raymond, si ténébreux, avec son visage juvénile, Kurt, dont les yeux brûlaient comme des charbons ardents, et tous les autres. L'un d'eux, Jean, frémissait en se languissant ; ses lèvres légèrement retroussées découvraient ses longues dents blanches et sa main était agitée d'un tic. La soif le dévorait, mais il se contrôlait. Il attendait Damon Julian. Tous attendaient Damon Julian.

Celui-ci traversa la salle de bal jusqu'à Emily, l'esclave. Il marchait avec la souplesse gracieuse d'un chat. Il avait le port d'un seigneur, d'un roi, et il avançait comme se répand l'obscurité, avec fluidité, inexorablement. Il émanait de lui quelque chose de sombre, d'ailleurs, en dépit de sa peau très pâle. Ses cheveux étaient noirs et ondulés, ses vêtements foncés, ses yeux pareils à deux silex brillants.

Il s'arrêta devant elle et sourit. Julian possédait un sourire charmeur, galant. « Exquise », se borna-t-il à dire.

Emily rougit et bégaya. « Tais-toi, lui dit sèchement Billy l'Aigre. T'as rien à dire tant que monsieur Julian t'a rien demandé. »

Julian caressa du doigt la joue sombre et douce de la jeune fille, qui tremblait malgré tous ses efforts pour rester impassible. Il caressa ses cheveux langoureusement, puis il lui souleva le menton et plongea son regard dans le sien. À ce geste, Emily prit peur et poussa un petit cri. Mais Julian encadra son visage de ses mains et l'empêcha de se détourner.

« Ravissante, dit-il. Vous êtes belle, mon enfant. Nous apprécions beaucoup la beauté, tous autant que nous sommes. »

Il relâcha son visage, saisit une de ses mains menues, la souleva tout en imprimant une légère torsion, et s'inclina pour déposer un baiser furtif à l'intérieur de son poignet.

L'esclave tremblait toujours, mais elle ne résista pas. Julian la fit tourner un peu, et donna son bras à Billy l'Aigre Tipton. « Nous ferez-vous l'honneur, Billy ? »

Billy l'Aigre glissa une main dans son dos et dégaina le couteau qu'il portait derrière les reins. Emily écarquilla ses yeux noirs et, affolée, chercha à se dégager, mais l'homme la maintenait d'une poigne ferme et se montra rapide, très rapide. À peine la lame eût-elle paru qu'elle était déjà mouillée ; d'un seul geste, il avait entaillé le poignet, là même où Julian avait posé ses lèvres. Du sang se mit à sourdre de la plaie et à dégoutter de façon bien audible sur le parquet de la salle de bal silencieuse.

La fille émit une brève plainte mais avant qu'elle n'eût compris ce qui se passait, Billy l'Aigre rengaina son couteau, s'écarta, et Julian reprit sa main. Il souleva son bras mince de nouveau, posa les lèvres sur son poignet et se mit à aspirer.

Billy l'Aigre recula jusqu'à la porte. Les autres quittèrent l'escalier et s'approchèrent dans le froissement d'étoffe des robes. Ils formèrent un cercle avide autour de Julian et de sa proie, leurs regards sombres et brûlants. Quand Emily perdit conscience, Billy l'Aigre bondit et l'attrapa sous les aisselles pour la soutenir. Elle était plus légère qu'une plume.

« Quelle beauté », murmura Julian en se détachant d'elle, les lèvres humides, le regard lourd et rassasié. Il sourit.

« S'il te plaît, Damon », implora celui qui s'appelait Jean, tremblant comme un homme pris de fièvre.

Le sang s'écoulait, sombre, le long du bras d'Emily, mais Julian toisa Jean d'un regard froid, mauvais.

« Valérie, dit-il. À ton tour. » La pâle jeune femme aux yeux violets s'avança dans sa robe jaune, s'agenouilla avec élégance et se mit à laper le terrible épanchement. Elle nettoya le bras entier de sa langue avant d'appliquer les lèvres sur la plaie ouverte.

Puis vint le tour de Raymond, sur l'invite de Julian, puis d'Adrienne, puis de Jorge. Enfin, quand tous les autres

eurent fini, Julian se tourna vers Jean et lui adressa un geste, le sourire aux lèvres. Jean se précipita sur l'esclave en refoulant un sanglot, l'arracha à l'étreinte de Billy l'Aigre et se mit à déchiqueter la chair douce de sa gorge. Damon Julian grimâça de dégoût.

« Quand il aura fini, dit-il à Billy, tu nettoieras. »

## NEW ALBANY, INDIANA

JUN 1857

Le brouillard était épais sur le fleuve, et l'air humide et froid. Il était juste minuit passé quand Joshua York, arrivant enfin de Saint Louis, s'avança à la rencontre d'Abner Marsh sur le chantier naval désert de New Albany. Marsh attendait depuis presque une demi-heure quand il apparut, fendant la brume comme une pâle apparition. Silencieuses comme des ombres, quatre silhouettes le suivaient.

Marsh sourit de toutes ses dents. « Joshua », fit-il. Il adressa un bref hochement de tête aux autres. Il les avait rencontrés en coup de vent au mois d'avril précédent, à Saint Louis, avant de s'embarquer pour New Albany afin de superviser la construction de son rêve. C'étaient les amis de York, ses compagnons de voyage, et Marsh n'avait jamais croisé une clique plus singulière. Deux d'entre eux étaient des hommes d'âge indéterminé, avec des noms étrangers qu'il était bien incapable de se rappeler ou de prononcer ; il les appelait Smith et Brown, à l'amusement de York. Ils passaient leur temps à jacasser tous les deux dans un baragouin étranger. Le troisième, un type de l'Est aux joues creuses, vêtu comme un croque-mort, s'appelait Simon et ne décrochait jamais un mot. Et puis il y avait une femme, Katherine, soi-disant britannique. Grande, un peu voûtée, elle avait un petit quelque chose de maladif, de décadent. Elle évoquait à

Marsh un grand vautour blanc. Mais tous étaient des amis de York, or celui-ci l'avait prévenu : ses amis seraient parfois étranges. Donc Abner Marsh tenait sa langue.

« Bonsoir, Abner », dit York. Il s'arrêta et parcourut du regard le chantier, où les vapeurs en construction se dressaient comme autant de squelettes dans les flots de brume grise. « La nuit est fraîche, pas vrai ? Pour un mois de juin.

— On peut le dire. Vous arrivez de loin ?

— J'ai retenu la suite de la Galt House, à Louisville. Nous avons loué un bateau pour traverser le fleuve. » Ses yeux gris, froids, étudiaient le vapeur le plus proche avec intérêt. « C'est le nôtre ? »

Marsh ricana. « Ce petit machin ? Bon sang, non. Ça, ce n'est qu'un vapeur à roue arrière de pacotille, qu'ils construisent pour la liaison avec Cincinnati. Vous n'imaginiez pas que j'allais coller une moche roue arrière sur *notre* bateau, quand même ? »

York sourit. « Pardonnez mon ignorance. Où se trouve-t-il, alors ?

— Venez par ici », dit Marsh en balayant l'espace de sa canne. Il leur fit traverser le chantier naval.

« Là », dit-il en pointant le doigt.

Les brumes s'ouvrirent devant eux, révélant le navire, haut et fier, qui dominait, ridiculisait par sa taille tous les autres bateaux alentour. Ses cabines et son bastingage lui-saient d'une peinture fraîche pâle comme neige, lumineuse même dans la grisaille opaque du brouillard. Tout en haut, sur le toit du pont texas, à mi-chemin des étoiles, la timonerie scintillait comme un temple de verre, coiffée de son toit en coupole décoré sur tout son pourtour d'une frise de bois aussi tarabiscotée qu'une dentelle irlandaise. Ses cheminées, deux colonnes situées juste à l'avant du pont texas s'élevaient à une centaine de pieds, noires, droites et arrogantes. À leur sommet éclosaient des couronnes pareilles à de sombres fleurs de métal. La coque fine semblait s'étirer à l'infini et la

poupe se perdait dans le brouillard. Comme tous les navires de première classe, c'était un vapeur à aubes latérales. Situés à mi-longueur du bateau, les immenses tambours des roues profilaient leurs grandes courbes et laissaient imaginer quelle puissance allait se déployer pour actionner les aubes. On aurait dit qu'ils s'étiraient pour laisser le plus de place possible au nom qui les ornerait bientôt tel un blason.

Dans la nuit et la brume, au milieu de tous ces bateaux plus petits, plus simples, ce navire semblait une apparition, un fantôme blanc sorti d'un rêve de marinier. Il était à couper le souffle, songea Marsh en l'admirant.

Smith continuait de jacasser et Brown de baragouiner en réponse, mais Joshua York se mit à observer intensément. Il demeura ainsi absorbé un long moment, puis il hocha la tête. « Nous avons créé quelque chose de beau, Abner », déclara-t-il.

Marsh sourit.

« Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si près d'être fini, reprit York.

— Ça, c'est New Albany, dit Marsh. C'est pour ça que je me suis adressé ici plutôt qu'à un chantier de Saint Louis. Des vapeurs, on en construit depuis que je suis gosse, ici. Rien que l'année dernière, ils en ont mis vingt-deux à l'eau, et sans doute presque autant cette année. Je savais qu'ils seraient à la hauteur. Vous auriez été là ! Je me suis amené avec un de ces coffrets pleins d'or, je l'ai laissé tomber sur le bureau du patron et j'y ai dit : Je veux qu'on me construise un vapeur, et je le veux dare-dare. Ce sera le plus rapide et le plus beau de tous les foutus vapeurs jamais construits ici, c'est pigé ? Maintenant vous allez me chercher vos ingénieurs, vos meilleurs – sortez-les du bordel à Saint Louis s'il le faut – mais ramenez-les moi ce soir, qu'on se mette au boulot. Et dégotez-moi aussi la meilleure équipe de charpentiers, de peintres, de chaudronniers et tout le tremblement, parce que si jamais c'est pas le gratin que vous me

présentez, vous aurez comme qui dirait une grosse déception, je vous en fiche mon billet. » Marsh rigola. « Vous auriez vu sa tête, il ne savait plus s'il devait regarder l'or ou m'écouter, les deux lui fichaient tout autant la trouille. Mais il s'en est bien tiré, pour sûr. »

Il hocha la tête en direction du bateau. « D'accord, il n'est pas fini. Il reste les aménagements intérieurs à peindre, en bleu et argent surtout, pour aller avec les ornements d'argent que vous vouliez dans le salon. On attend toujours le beau mobilier et les miroirs que vous avez commandés à Philadelphie, et il reste d'autres bricoles du genre. Mais le plus gros est terminé, Joshua, il est à peu près fini. Venez, je vais vous le faire visiter. »

Les ouvriers avaient laissé une lanterne sur un tas de bois près de la poupe du navire. Marsh gratta une allumette contre sa jambe, l'alluma et la tendit d'autorité à Brown. « Tenez, vous, portez donc ça », dit-il avec brusquerie. Il s'engagea de son pas lourd sur une longue planche et monta sur le pont principal, les autres sur ses talons. « Regardez où vous posez les mains, dit-il. La peinture n'est pas sèche partout. » Le pont le plus bas, le pont principal, était encombré par la machinerie. La lanterne dispensait une clarté forte et régulière, mais Brown la tournait dans tous les sens, si bien que les ombres des grosses machines semblaient glisser, bondir, menaçantes, telles des créatures vivantes. « Là, arrêtez de bouger », commanda Marsh. Il se tourna vers York et, utilisant sa canne en hickory comme un long doigt, il désigna les chaudières, de longs cylindres métalliques qui s'alignaient de part et d'autre du pont. « Dix-huit chaudières, déclara-t-il fièrement. Trois de plus que sur l'*Éclipse*. Trente-huit pouces de diamètre, vingt-huit pieds de long chacune. » La canne frétila.

« Les foyers sont tous garnis de briques réfractaires et de plaques de fer, et surélevés pour les isoler du pont, ça réduit les risques d'incendie. » Il montra le cheminement de la



vapeur dans les tubulures qui couraient des chaudières aux machines, et tous se tournèrent vers la poupe.

« On a des cylindres de trente-six pouces, à haute pression, et on a pris un piston de onze pieds, comme sur l'*Éclipse*. Ce bateau va bouffer le vieux fleuve, je ne vous dis que ça ! »

Brown jacassa, Smith baragouina et Joshua York sourit.

« Montons, dit Marsh. Vos amis n'ont pas l'air de s'intéresser aux machines, mais plus haut, ça devrait leur plaire. »

L'escalier de chêne lustré, large, ornementé, était pourvu d'une belle rampe à balustres cannelés. Il prenait son départ près de la proue, et masquait de sa largeur les chaudières et les machines aux passagers qui embarquaient, puis il se divisait en deux volées de marches qui s'incurvaient élégamment pour desservir de part et d'autre le deuxième pont, dit pont inférieur.

Ils déambulèrent à tribord, leurs chaussures claquant sur le plancher dur du promenoir. Marsh et Brown ouvraient le chemin, l'un avec sa canne, l'autre sa lanterne. Ils s'émerveillèrent des fines volutes sculptées sur les poteaux et le bastingage, de tous ces festons si minutieux en forme de fleurs, de guirlandes et de glands. Les portes des cabines de luxe et leurs fenêtres alternaient d'un bout à l'autre du pont en une longue, longue suite ; les portes étaient noisette foncé, les fenêtres de verre teinté.

« Les cabines ne sont pas encore meublées, précisa Marsh en ouvrant une porte pour les introduire dans l'une d'entre elles. Mais nous achetons ce qui se fait de mieux, matelas et oreillers de plume, miroir et lampe à pétrole pour chaque chambre. Nos cabines sont aussi plus grandes que la moyenne – on ne pourra pas embarquer autant de passagers que sur d'autres bateaux du même gabarit, mais ils auront davantage de place. » Il sourit. « Cela dit, on les fera payer plus cher. »

Chaque cabine possédait deux portes : l'une ouvrait sur le pont et l'autre, tournée vers l'intérieur, sur le grand salon, la pièce la plus vaste du vapeur.

« Y a encore du boulot sur la grand'salle, dit Marsh, mais venez la voir quand même. »

Ils entrèrent et s'arrêtèrent tandis que Brown soulevait sa lanterne pour éclairer la longue pièce d'un bout à l'autre. Le grand salon s'étirait sur toute la longueur du pont inférieur, sans cloison ni rien qui rompe sa symétrie exceptée une porte à mi-longueur. « Les cabines des messieurs sont situées à la proue, celles des dames à la poupe, expliqua Marsh. Regardez. Ce n'est pas fini, mais ce sera quelque chose. Ce bar en marbre mesure quarante pieds, et on fixera derrière une glace de la même longueur. Elle est en commande. Chaque cabine aura aussi son miroir, avec un cadre argenté, et là, à la poupe, il y aura une autre glace de douze pieds de haut, tout au fond, après les cabines de ces dames. » Il leva sa canne en l'air. « Ça ne se remarque pas pour l'heure, vu qu'il fait noir, mais il y a une claire-voie en verre fumé sur toute la longueur du salon. On fera poser un de ces tapis de Bruxelles sur tout le plancher, ici et aussi dans toutes les cabines. Et puis on aura une fontaine d'eau fraîche en argent, avec des timbales assorties, sur une belle console, et un grand piano, et des fauteuils en velours tout neufs, et des vraies nappes de lin. Enfin, rien de tout ça n'est encore là. »

Même dépourvue de tapis, de miroir et de mobilier, la longue salle était splendide. Ils l'arpentèrent lentement, en silence, et dans la clarté mouvante de la lanterne, des détails de son luxe prirent soudain corps pour s'évanouir aussitôt dans l'obscurité : ainsi découvrirent-ils le haut plafond voûté, avec ses solives cintrées, sculptées et peintes aussi finement qu'une broderie de fée. Les pilastres élancés, creusés de fines cannelures, qui alternaient avec les portes des cabines. Le bar de marbre noir, avec ses belles veines de couleur. L'éclat huileux du bois sombre. Le double alignement de lustres,

chacun doté de quatre globes de verre sertis dans des entrelacs de fer forgé, qui n'attendaient que du pétrole, une flamme et tous les miroirs pour inonder le grand salon d'une clarté douce et chatoyante.

« J'ai trouvé les cabines trop petites, déclara Katherine tout à trac, mais cette salle sera belle. »

Marsh fronça les sourcils. « Ces cabines sont grandes, m'ame. Huit pieds carrés. D'habitude, c'est six. On est sur un vapeur, je vous le rappelle. » Il se détourna et tendit de nouveau sa canne. « Le bureau du commissaire de bord sera tout là-bas devant, la cuisine et les toilettes seront près des tambours des roues. J'ai choisi le cuisinier : c'est celui qui bossait sur mon *Lady Liz*. »

Le toit du pont inférieur constituait le pont-tempête. Ils gravirent un escalier étroit, émergèrent devant les grands tuyaux de fer noir des cheminées, puis avalèrent encore une volée de marches et débouchèrent sur le pont texas qui s'éclaircissait des cheminées aux coffres des roues à aubes. « Les cabines des officiers », dit Marsh sans se donner la peine de les faire visiter. La timonerie se trouvait sur le toit du pont texas. Il les y fit monter.

De là-haut, on embrassait du regard tout le chantier, les autres navires noyés de brume en contrebas, les eaux noires de l'Ohio en arrière-plan, et plus loin les lumières distantes de Louisville telles des palpitations fantomatiques dans le brouillard. La timonerie était grande et luxueuse. Un vitrage teinté doublait ses fenêtres, faites du verre le plus limpide, le meilleur. Partout luisaient du bois sombre et des ornements d'argent, brillants, pâles et froids dans la clarté de la lanterne. Et il y avait la barre en forme de roue, dont on ne voyait que la moitié supérieure tant elle était grande, mais qui, même ainsi, à demi encastée dans son ouverture dans le plancher, s'élevait aussi haut que Marsh lui-même. Elle était en teck, sombre et lisse au toucher, et ses rayons arboraient des anneaux d'argent comme une danseuse de cabaret des

jarretières. Cette barre réclamait à grands cris muets les mains expertes d'un pilote. Joshua York s'en approcha et la toucha, fit courir sa main pâle sur le bois noir et l'argent. Puis il l'empoigna, comme s'il était le pilote et, un long moment, demeura ainsi, la barre entre les mains et ses yeux gris dans le vague, perdus dans la nuit et ce brouillard de juin si incongru. Les autres firent silence et, l'espace d'un moment, Abner Marsh eut presque la sensation que le bateau naviguait sur quelque sombre méandre de l'esprit, en un voyage étrange et infini.

Alors Joshua York se tourna et rompit l'enchantement. « Abner, dit-il. Je voudrais gouverner ce bateau. Pourrez-vous m'apprendre à piloter ?

— Hé, piloter ? » fit Marsh, surpris. Il s'imaginait sans peine York en patron et capitaine, mais piloter, c'était autre chose – et pourtant cette requête lui rendait son associé sympathique : enfin sur ce point il pouvait le comprendre. Avoir envie de piloter, Abner Marsh connaissait ça.

« Eh bien, Joshua, fit-il. Piloter, je l'ai fait plus qu'à mon tour et il n'y a pas plus belle sensation. Être capitaine, ce n'est rien comparé au travail de pilote. Mais ce n'est pas un truc qui s'improvise, si vous voyez ce que je veux dire.

— Cette roue n'a pourtant pas l'air trop difficile à manœuvrer », fit York.

Marsh gloussa. « Ça, non. Mais ce qu'il faut connaître, ce n'est pas le coup de main pour tourner la barre. C'est le fleuve, York, le fleuve. Le vieux Mississippi en personne. J'ai été pilote huit ans avant d'acquérir mes propres bateaux. J'avais le brevet pour le Mississippi supérieur et l'Illinois. Pas pour l'Ohio, ni le Mississippi inférieur, et malgré tout ce que je peux savoir sur la navigation à vapeur, je n'aurais pas pris la barre d'un rafiote pour tout l'or du monde sur ces cours d'eau-là : je ne les connaissais pas. L'apprentissage, pour ceux que j'ai fini par connaître, m'a demandé des années et ne s'est jamais arrêté. Maintenant, il y a si longtemps que j'ai

quitté la timonerie qu'il me faudrait repartir de zéro. Le fleuve change, Joshua, je vous le garantis. Descendez-le deux fois de suite, ce ne sera pas le même, et il faut le connaître pouce par pouce.»

Marsh s'avança nonchalamment jusqu'à la barre et posa une main affectueuse dessus.

« Pourtant, j'ai l'intention de piloter ce navire, au moins une fois. Il y a trop longtemps que j'en rêve pour renoncer à le prendre en main. Quand on fera la course contre l'*Éclipse*, je compte bien tenir mon quart dans la timonerie, ça oui ! Mais ce navire est trop grand pour naviguer ailleurs que sur la ligne de La Nouvelle-Orléans, autrement dit sur le bas-fleuve, ce qui fait que je vais devoir en apprendre le cours moi-même, pied par pied. Ça prend du temps, c'est du boulot. » Il dévisagea York. « Vous voulez toujours devenir pilote, maintenant que vous savez ce qu'il en coûte ?

— Nous pourrons apprendre ensemble, Abner. » Les compagnons de York montraient des signes d'impatience. Ils déambulaient d'une fenêtre à l'autre, Brown changeait nerveusement sa lanterne de main, Simon affichait une mine cadavérique. Smith chuchota quelque chose à York dans leur langue étrangère. York opina du chef. « Nous devons redescendre », déclara-t-il.

Marsh promena une dernière fois son regard à la ronde, navré de s'en aller même à cette heure, puis il les fit descendre.

Lorsqu'ils se furent éloignés un peu dans le chantier, York se retourna pour contempler leur vapeur, calé entre ses étais, pâle dans la nuit. Les autres s'arrêtèrent aussi et attendirent en silence.

« Connaissez-vous Byron ? » demanda York à Marsh. Marsh réfléchit une minute. « Je connais un type, un certain Pete Carré d'As, qui était pilote sur le *Grand Turk*. Je crois que son nom de famille était Brian. »

York sourit. « Pas Brian, Byron. Lord Byron, le poète anglais.

— Ah, fit Marsh. Celui-là. La poésie, c'est pas trop mon rayon. Je crois que j'en ai entendu parler, pourtant. Un boiteux, non ? Et pas le dernier pour courir les jupons ?

— C'est bien lui, Abner. Un homme étonnant. J'ai eu le bonheur de le rencontrer une fois. Notre vapeur m'a remis en mémoire un poème qu'il a jadis écrit. » Il récita :

*Elle s'avance dans sa beauté, pareille à la nuit  
des climats sans nuages et des cieux étoilés ;  
tout le meilleur de la lumière et de l'ombre  
se réunit dans son aspect et dans ses yeux  
et se fond en cette tendre clarté  
que le Ciel refuse au jour aveuglant.*

« Byron parlait d'une femme, naturellement, mais ces mots conviennent aussi à notre navire, non ? Regardez-le, Abner. Qu'en pensez-vous ? »

Mais Abner Marsh ne savait pas trop quoi penser. À bord des vapeurs, on n'avait pas l'habitude de déclamer de la poésie, si bien que cette initiative le désarmait quelque peu.

« Très intéressant, Joshua, fut la seule réponse qui lui vint.

— Comment le baptiserons-nous ? demanda York, le regard fixé sur le bateau, un petit sourire au coin des lèvres. Est-ce que le poème vous suggère quelque chose ? »

Marsh fronça les sourcils. « On ne lui donnera pas le nom d'un angliche boiteux, si c'est à ça que vous pensez, grommela-t-il.

— Non, dit York. Ce n'est pas ce que je proposais. J'avais en tête quelque chose comme la Dame de l'Ombre, ou...

— J'avais moi-même un nom en tête, avança Marsh. On est la Compagnie des Paquebots de la Fevre, après tout, et ce navire est celui que j'ai toujours rêvé d'avoir. » Il leva sa canne en hickory et désigna le coffre des aubes. « On l'inscrira là, en grandes lettres bleues et argent, vraiment chic. Le

*Rêve de Fevre.* » Il sourit. « *Le Rêve de Fevre* contre l'*Éclipse*, on parlera encore de cette course bien après notre mort. »

Pendant un moment, une ombre étrange, hantée, anima les yeux gris de York. Puis elle disparut aussi vite qu'elle était venue.

« *Le Rêve de Fevre*, fit-il. Vous ne trouvez pas que ça fait un peu... sinistre? Ça m'évoque la maladie, la fièvre et la mort, des hallucinations. Des rêves... des rêves qu'il vaudrait mieux ne pas faire, Abner. »

Marsh fronça les sourcils. « Je ne trouve rien de tout ça. Moi ça me plaît.

— Les gens voudront-ils embarquer sur un navire avec un nom pareil? Les vapeurs ont propagé la typhoïde et la fièvre jaune, par le passé, c'est connu. Faut-il rappeler ce genre de souvenirs?

— Ils ont bien embarqué sur mon *Sweet Fevre*, fit remarquer Marsh. Ils embarquent sur le *War Eagle* et le *Phantom*, et même sur des rafiots avec des noms de Peaux-Rouges. Ils embarqueront dessus. » L'escogriffe émacié et blême qui répondait au nom de Simon déclara alors quelque chose d'une voix qui râpait comme une scie rouillée, dans un langage inconnu de Marsh mais différent de celui dont usaient Smith et Brown. York l'écouta et son air se fit plus songeur, quoique toujours un peu contrarié.

« *Rêve de Fevre*, répéta-t-il. J'avais espéré quelque chose de plus sain, mais Simon argumente en votre sens. Faites à votre guise, Abner. Va pour le *Rêve de Fevre*.

— Bien », conclut Marsh.

York acquiesça d'un air absent. « Retrouvons-nous demain soir à la Galt House. À huit heures. Nous pourrons préparer notre voyage pour Saint Louis, discuter de l'équipage et de l'approvisionnement, si cela vous convient. »

Marsh grogna son assentiment. Alors York et ses compagnons s'éloignèrent vers leur bateau et disparurent dans la brume. Un long moment après leur départ, Marsh, seul

dans le chantier naval, contemplait toujours le vapeur silencieux et immobile.

« *Rêve de Fevre* », prononça-t-il à voix haute, juste pour tester les mots sur sa langue. Mais curieusement, pour la première fois, il trouva le nom un peu dissonant, tout chargé de connotations désagréables. Il frissonna un instant, pris d'un froid inexplicable, puis, ronchonnant, partit se coucher.



À BORD DU *RÊVE DE FEVRE*

SUR L'OHIO, JUILLET 1857

Le *Rêve de Fevre* appareilla de New Albany en nocturne, par une nuit étouffante du début juillet. Durant toutes ces années passées sur le fleuve, jamais Abner Marsh ne s'était senti aussi vivant que ce jour-là. Il consacra la matinée à régler des détails de dernière minute à Louisville et à New Albany. Il embaucha un barbier, prit son déjeuner avec les gars du chantier naval et posta une poignée de lettres. Dans la chaleur de l'après-midi, il s'installa dans sa cabine, inspecta une dernière fois le vapeur pour s'assurer que tout était en ordre et accueillit certains des passagers à leur arrivée à bord. Il expédia son déjeuner et rendit visite au mécanicien et à ses hommes de chauffe qui vérifiaient les chaudières, puis au second qui supervisait la fin du chargement de la cargaison. Le soleil cognait encore, implacable, et l'air pesait, sans un courant d'air. Les débardeurs luisaient de sueur sous les caisses, les balles et les tonneaux qu'ils montaient sur l'étroite passerelle de chargement, houspillés sans relâche par le second.

À Louisville, sur la rive d'en face, d'autres bateaux en partance finissaient d'arrimer leur cargaison, Marsh le savait : il y avait le gros vapeur à basse pression, le *Jacob Strader*, de la Compagnie de Poste de Cincinnati, le *Southerner*, un navire rapide de la Compagnie des Paquebots de Cincinnati

& Louisville, et une demi-douzaine d'autres plus modestes. Il scruta le fleuve pour voir si certains avaient appareillé ; il ressentait un formidable bien-être en dépit de la chaleur et des nuées de moustiques qui avaient jailli de la rivière au coucher du soleil.

De la proue à la poupe, le pont principal était encombré d'un fret qui occupait tout l'espace laissé vacant par les foyers, les chaudières et les machines. Le navire emportait cent cinquante tonnes de feuilles de tabac en balles, trente tonnes de barres de fer, d'innombrables barils de sucre, de farine et d'eau-de-vie, des caisses de meubles de luxe pour un parvenu de Saint Louis, une paire de blocs de sel, des rouleaux de soie et de coton, trente tonnelets de clous, dix-huit caisses de carabines, des livres, du papier et divers articles. Plus du lard. Une douzaine de barriques du lard le meilleur. Ce n'était pas du fret à proprement parler : Marsh l'avait acheté de ses deniers et ordonné qu'on le monte à bord.

Le pont principal regorgeait aussi de passagers, hommes femmes et enfants : en un essaim aussi compact que les moustiques, ils grouillaient, fourmillaient au milieu de la cargaison. Près de trois cents d'entre eux s'étaient entassés à bord et avaient payé un dollar pour aller jusqu'à Saint Louis. Le voyage serait l'unique prestation, il leur faudrait compter sur leurs propres provisions pour manger, et les plus chanceux trouveraient un recoin pour dormir sur le pont. Il s'agissait pour l'essentiel d'étrangers, des Irlandais et des Suédois, de grands Hollandais qui s'apostrophaient en d'autres langues inconnues de Marsh, qui buvaient, juraient et distribuaient des taloches à leurs gosses. Quelques trappeurs et de simples paysans se trouvaient du lot, trop pauvres pour se payer autre chose qu'un ticket de pont au prix exceptionnel proposé par Marsh.

Les passagers de cabine avaient payé dix dollars tout rond, du moins ceux qui feraient le voyage en entier jusqu'à Saint Louis. Presque toutes les cabines étaient pleines,

même à ce tarif; le commissaire de bord annonça à Marsh qu'ils comptaient cent soixante-dix-sept passagers en cabine à bord, lequel nombre, considéra ce dernier, leur porterait sûrement chance, avec tous ces sept dedans. La liste comprenait une douzaine de planteurs, le président d'une grosse compagnie de fourrures de Saint Louis, deux banquiers, un riche Britannique avec ses trois filles et quatre religieuses qui se rendaient en Iowa. Il y avait aussi un pasteur à bord, mais heureusement pas de jument grise; car il était bien connu des marinières que transporter dans le même bateau un pasteur et une jument grise portait malheur.

Quant à l'équipage, Marsh s'en trouvait fort satisfait. Les deux pilotes du moment n'avaient pourtant rien d'exceptionnel, mais on les avait embauchés à titre provisoire, pour mener le vapeur à Saint Louis, puisqu'il s'agissait de pilotes de l'Ohio et que le *Rêve de Fevre* se destinait au commerce avec La Nouvelle-Orléans. Marsh avait déjà envoyé des lettres à Saint Louis et à La Nouvelle-Orléans, et deux pilotes du cours inférieur du Mississippi, des as, l'attendaient à la Maison des Planteurs. En revanche le capitaine jugeait que le reste de l'équipage valait celui de n'importe quel autre vapeur de quelque fleuve que ce fût.

Le mécanicien était Whitey Blake, un petit homme irascible aux arrogants favoris éternellement maculés par la graisse des machines. Whitey avait travaillé avec Abner Marsh sur l'*Eli Reynolds*, et plus tard sur l'*Elizabeth A.* et le *Sweet Fevre*, et il savait comme personne comprendre une machine à vapeur.

Jonathon Jeffers, le commissaire de bord, portait des lunettes dorées, des cheveux bruns coiffés en arrière et de belles guêtres à boutons dorés, mais c'était une terreur du chiffre et du marchandage, qui n'oubliait jamais rien, pinait sur le moindre dû et se montrait maître en l'art de chicaner. Jeffers travaillait au siège de la compagnie quand Marsh lui avait demandé par courrier de venir s'embarquer

sur le *Rêve de Fevre*. Il n'avait pas tergiversé, car malgré ses airs un peu dandy, Jeffers était un homme du fleuve, tout calculateur qu'il fût. Il portait aussi une canne-épée à pommeau doré.

Le cuisinier, un homme de couleur libre du nom de Toby Lanyard, accompagnait Marsh depuis quatorze ans, depuis le jour où celui-ci, ayant goûté sa cuisine à Natchez, l'avait acheté et affranchi.

Le second portait le nom de Michael Theodore Dunne mais tout le monde l'appelait Mike le Poilu, à part les débardeurs qui lui donnaient du m'sieur Dunne. C'était un très grand gaillard, un des types les plus rosses et têtus du fleuve. Il mesurait plus de six pieds, avait les yeux verts, des favoris noirs et une toison noire et frisée sur tout le torse, les bras et les jambes. Il parlait comme un charretier, avait la tête près du bonnet et n'allait nulle part sans sa matraque noire en fer de trois pieds de long. Abner Marsh n'avait jamais vu Mike le Poilu frapper quiconque avec cette arme, à part une fois ou deux, mais le second l'avait toujours au poing, et on racontait parmi les débardeurs qu'un jour, il avait ouvert le crâne d'un type qui avait laissé tomber un baril d'eau-de-vie dans le fleuve. C'était un second dur et juste, et personne ne s'avisait de lâcher quoi que ce soit sous son nez. Sur le fleuve, Mike Dunne le Poilu était respecté en diable.

À eux tous, ils formaient un fameux équipage, tous ces hommes du *Rêve de Fevre*. À compter du premier jour, ils prirent leur boulot à cœur, en sorte que lorsque les étoiles eurent toutes paru dans le ciel au-dessus de New Albany, le fret ainsi que les passagers se trouvaient à bord et consignés sur les registres, la chaudière était sous pression et les foyers rugissants diffusaient une lueur rubiconde, chauffant l'atmosphère sur le pont principal plus encore qu'à Natchez-under-the-hill par une nuit de bringue. Un bon repas finissait même de se concocter dans la cuisine. Abner Marsh vérifia tout et, quand il s'estima satisfait, il grimpa tout là-